Contre majeur le vent

Poèmes
LOUIS ARAGON
Adaptation
DUO ÉCHO

DUO ÉCHO
Sylvain Fontimpe, Voix
Clément Caratini, Clarinette basse

Le temps des métamorphoses

Pardonnez-moi cette amertume
Mais l'âge d'aimer quand nous l'eûmes
Comme le regain sous la faux
Tout y sonnait mortel et faux
Et qu'opposer sinon nos songes
Au pas triomphant du mensonge
Nous qui n'avions pour horizon
Qu'hypocrisie et trahison

La guerre on la voit à l'envers
Et vienne le troisième hiver
Petit verre des condamnés
Est-ce que c'est pour cette année
Le ciel déjà prend goût de terre
Puisqu'on est des morts sursitaires
Tous les calculs que nous ferons
Auront une balle en plein front

Comment croire ce qu'on enseigne
J'ai touché pourtant ce qui saigne
J'ai vu frémir j'ai dû fermer
De mes doigts des yeux bien-aimés
D'autres les ont à la taverne
J'eus moi mes vingt ans en caserne
Enfant maigre habillé de bleu
Rêvant beaucoup et mangeant peu

C'était le Paris de l'An Mille
Adieu ma vie adieu ma ville
Pont Alexandre pâle et beau
Le soir comme un vers de Rimbaud
Ma Tour au loin qui semble un air
Renouvelé d'Apollinaire
Se peut-il que je vous oublie
Ô palefreniers de Marly

Il paraît que je pars me battre
Adieu Paris mon grand théâtre
Adieu viaduc de Passy
Adieu tout ce qu'on voit d'ici
Je pars et je vous abandonne
Longs quais de pierre sans personne
Veillant sur le fleuve profond
Où les désespérés s'en vont

Le temps vient des métamorphoses
J'ai quitté la beauté des choses
Et dans le train qui s'éloignait
Ma plaque de fer au poignet
J'entendais d'abord creux et sourd
Croître le bruit des canons lourds
Et le wagon vers les armées
Portait des chants et des fumées

Voici la région des tirs
Voici la roue et le martyre
Le fer y tombe des nuées
Y vivre a pour règle tuer
Entends l'approche des marmites
Sous le crépuscule des mythes
Dans cette terre déchirée
Le cri de la chair labourée

Tes yeux ta lèvre ta narine
L'intérieur de ta poitrine
L'air même y viendra les ronger
Tu respireras le danger
Alerte alerte alerte aux gaz
Arrache le masque des phrases
Et sous les velours des idées
Montre ta face défardée

Contre le vent majeur

J'écris contre le vent majeur et n'en déplaise
À ceux-là qui ne sont que des voiles gonflées
Plus fort souffle ce vent et plus rouge est la braise

L'histoire et mon amour ont la même foulée
J'écris contre le vent majeur et que m'importe
Ceux qui ne lisent pas dans la blondeur des blés

Le pain futur et rient que pour moi toute porte
Ne soit que ton passage et tout ciel que tes yeux
Qu'un tramway qui s'en va toujours un peu t'emporte

Contre le vent majeur par un temps nuageux
J'écris comme je veux et tant pis pour les sourds
Si chanter leur paraît mentir à mauvais jeu

Il n'y a pas d'amour qui ne soit notre amour
La trace de tes pas m'explique le chemin
C'est toi non le soleil qui fais pour moi le jour

Je comprends le soleil au hâle de tes mains
Le soleil sans l'amour c'est la vie au hasard
Le soleil sans l'amour c'est hier sans demain

Tu me quittes toujours dans ceux qui se séparent
C'est toujours notre amour dans tous les yeux pleuré
C'est toujours notre amour la rue où l'on s'égare

C'est notre amour c'est toi quand la rue est barrée
C'est toi quand le train part le cœur qui se déchire
C'est toi le gant perdu pour le gant déparé

C'est toi tous les pensers qui font l'homme pâlir
C'est toi dans les mouchoirs agités longuement
Et c'est toi qui t'en vas sur le pont des navires

Toi les sanglots éteints toi les balbutiements
Et sur le seuil au soir les aveux sans paroles
Un murmure échappé Des mots dits en dormant

Le sourire surpris le rideau qui s'envole
Dans un préau d'école au loin l'écho des voix
Un deux trois enfants qui comptent qui s'y colle

La nuit le bruire des colombes sur le toit
La plainte des prisons la perle des plongeurs
Tout ce qui fait chanter et se taire c'est toi

Et c'est toi que je chante AVEC le vent majeur

Bastian Le Magueresse, Beat box

Il n'aurait fallu

Il n'aurait fallu
Qu'un moment de plus
Pour que la mort vienne
Mais une main nue
Alors est venue
Qui a pris la mienne

Qui donc a rendu
Leurs couleurs perdues
Aux jours aux semaines
Sa réalité
À l'immense été
Des choses humaines

Moi qui frémissais
Toujours je ne sais
De quelle colère
Deux bras ont suffi
Pour faire à ma vie
Un grand collier d'air

Rien qu'un mouvement
Ce geste en dormant
Léger qui me frôle
Un souffle posé
Moins Une Rosée
Contre mon épaule

Un front qui s'appuie
À moi dans la nuit
Deux grands yeux ouverts
Et tout m'a semblé
Comme un champ de blé
Dans cet univers

Un tendre jardin
Dans l'herbe où soudain
La verveine pousse
Et mon cœur défunt
Renaît au parfum
Qui fait l'ombre douce

Il n'aurait fallu
Qu'un moment de plus
Pour que la mort vienne
Mais une main nue
Alors est venue
Qui a pris la mienne

Montage Léo Ferré - Marcel Azzola, Accordéon - Musique de Léo Ferré

Aux enfants rouges

Le dieu que l'on montre en image
Est un riche certainement
Avec un bel appartement,
Puisqu'il tolère le chômage.

Présentez sur la même liste
Chiappe, Citroën et Tardieu
Tous d'accord avec le bon Dieu
Et le Parti Socialiste !

Mères au soir pourtant si lasses,
Prenez vos fils sur vos genoux,
Donnez-leur pour l'amour de vous !
Le sens de la lutte de classes.

C'est la bourgeoise et son morveux
Qui ne souffrent pas de la crise !
Ça fait un bail que, dans l'église,
Ils ne foutent rien tous les deux !

Ça porte un petit col d'hermine :
C'est tout son père sans lorgnon !
Tu seras rentier, mon mignon !
Petit bourgeois, t'as bonne mine !

Refrain

Les trois couleurs à la voirie !
Le drapeau rouge est le meilleur !
Leur France, Jeune Travailleur,
N'est aucunement ta patrie.

Un sixième de la terre
Appartient aux gens comme toi :
Les patrons n'y font plus la loi.
Défends l'U.R.S.S, Jeune Prolétaire !

Refrain

Antoine Delprat. Violon - Boris Lamérand. Alto - Johanne Mathaly. Violoncelle

Les mains d'Elsa

Donne-moi tes mains pour l'inquiétude
Donne-moi tes mains dont j'ai tant rêvé
Dont j'ai tant rêvé dans ma solitude
Donne-moi tes mains que je sois sauvé

Lorsque je les prends à mon pauvre piège
De paume et de peur de hâte et d'émoi
Lorsque je les prends comme une eau de neige
Qui fuit de partout dans mes mains à moi
Sauras-tu jamais ce qui me traverse
Qui me bouleverse et qui m'envahit
Sauras-tu jamais ce qui me transperce
Ce que j'ai trahi quand j'ai tressailli

Refrain

Ce que dit ainsi le profond langage
Ce parler muet des sens animaux
Sans bouche et sans yeux miroir sans image
Ce frémir d'aimer qui n'a pas de mots
Sauras-tu jamais ce que les doigts pensent
D'une proie entre eux un instant tenue
Sauras-tu jamais ce que leur silence
Un éclair aura connu d'inconnu

Refrain

Donne-moi tes mains que mon cœur s'y forme
S'y taise le monde au moins un moment
Donne-moi tes mains que mon âme y dorme
Que mon âme y dorme éternellement

Faiblement dit

Je n'aime pas les gens qui crachent dans la soupe
Je n'aime pas les gens qu'un rien fait parler
Ou sourire
Je n'aime pas les gens qui lèchent les pages des livres
Sous le prétexte de les tourner
Je n'aime pas les gens qui me demandent
Où j'ai l'intention de passer la soirée

Je n'aime pas les gens

Je n'aime pas les gens qui pètent
Même intellectuellement
Je n'aime pas les gens qui empestent
Les sous les choux la crotte et l'empressement
Je n'aime pas les gens qui se tripotent en regardant les femmes
D'une façon manifeste
Les gens qui prétendent réglementer ma vie
Mon temps mes goûts mes écarts de langage

Je n'aime pas les gens je vous dis que

Je n'aime pas les gens
Parce qu'ils sont effroyablement bornés et stupides
Parce qu'ils déjeunent et dînent aux heures fixées
Par leurs parents
Parce qu'ils se marient voyagent de noces
Foutent légalement les enfants
Qui seront enregistrés au jour dit
Deviendront soldats putains en carte
Fonctionnaires
Préposés aux chalets de nécessité les plus divers
Parce que quand on a fini on recommence
Parce que de tous les sentiments imbéciles
Le sentiment familial est non seulement
Le plus répandu mais le plus
Révoltant et je te baise et je te tapote
Et tout de même c'est si gentil les enfants
On a beau dire et puis
Ils font des mots d'esprit
Apprennent quand il faut une fable un compliment
Parce que je les dégueule que je
Hausse les épaules devant les boas de leurs femmes
Les cerceaux de leurs rejetons
Les appartements de leurs bedaines
Parce que moi
Je ne suis pas en règle avec le maire et la patrie
Que je ne me cache pas de l'horreur qu'ils m'inspirent
Parce que

Je n'aime pas les gens

Romain Pellegrini, Percussions

Il n'y a pas d'amour heureux

Rien n'est jamais acquis à l'homme Ni sa force
Ni sa faiblesse ni son cœur Et quand il croit
Ouvrir ses bras son ombre est celle d'une croix
Et quand il croit serrer son bonheur il le broie
Sa vie est un étrange et douloureux divorce
Il n'y a pas d'amour heureux

Sa vie Elle ressemble à ces soldats sans armes
Qu'on avait habillés pour un autre destin
À quoi peut leur servir de se lever matin
Eux qu'on retrouve au soir désœuvrés incertains
Dites ces mots Ma vie Et retenez vos larmes
Il n'y a pas d'amour heureux

Mon bel amour mon cher amour ma déchirure
Je te porte dans moi comme un oiseau blessé
Et ceux-là sans savoir nous regardent passer
Répétant après moi les mots que j'ai tressés
Et qui pour tes grands yeux tout aussitôt moururent
Il n'y a pas d'amour heureux

Le temps d'apprendre à vivre il est déjà trop tard
Que pleurent dans la nuit nos cœurs à l'unisson
Ce qu'il faut de malheur pour la moindre chanson
Ce qu'il faut de regrets pour payer un frisson
Ce qu'il faut de sanglots pour un air de guitare
Il n'y a pas d'amour heureux

Montage Georges Brassens - Solo Clément Carafini - Musique de Georges Brassens

Il pleut

IL PLEUT SUR LA PENSÉE IL PLEUT

IL PLEUT PLEUT PLEUT PLEUT SUR LA PENSÉE IL PLEUT

N'EST NI JAUNE NI BLEUE IL PLEUT SANS ÉCLIPSE IL PLEUT

LA PLUIE ITALIENNE DE SEPTEMBRE PLEIN LES ÉPAULES PLIÉES

IL PLEUT PLEUT PLEUT SUR LA PENSÉE IL PLEUT

NI POUSSIÈRES NI CLAQUES NI PAROLES NI PARAPHES D'ÉPÉES

NI PASSAGES DE PÉTALES DE NUÉES DÉSESPOIR DE PÉTROLE D'AIR

IL PLEUT PLEUT TOUT SIMPLEMENT IL PLEUT PLEUT PLEUT

IL PLEUT PLEUT SANS PLUS IL PLEUT

SANS TROMBES DE SEL SUR LES PLACES

SANS GILETS AUX PALAIS PLAQUANT SANS PLOMB DE GRÊLE SANS UN PLI SANS UNE PLAIE

ET LA PAUPIÈRE PÂLIE ET PAVVRE DU CIEL NE SE RELÈVE

PERPÉTUELS ON NE VOIT PLUS RIEN QUE LA PLUIE

ON NE VOIT PLUS L'ŒIL NU PLEUT SUR LA VIE

UNE PLUIE ÉPAISSE OU ÉPAISSE DES TOITS DE PARIS

SUR LE PIANO PLAT DES TOITS DE PARIS ICI

IL PLEUT PLEUT PLEUT SUR LA PENSÉE IL PLEUT

UN PLAISIR D'AIMER UNE PLUIE INSISTANTE PAR ESSENCE PATHÉTIQUE

DE NEIGE OU DE PLUIE UNE OBSTINATION

UNE POSSESSION PARALLÈLE UNE

UN PLASMA TOURNOYANT AU PLATINE DES PLAINES

UN PLAISIR D'AIMER UNE PLUIE INSISTANTE PAR ESSENCE PATHÉTIQUE

DE NEIGE OU DE PLUIE UNE OBSTINATION

UNE POSSESSION PARALLÈLE UNE

IL PLEUT PLEUT PLEUT SUR LA PENSÉE IL PLEUT

Antoine Delprat, Violon - Boris Lamérand, Alto - Johanne Mathaly, Violoncelle

La Rose et le réséda

Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Tous deux adoraient la belle
Prisonnière des soldats
Lequel montait à l'échelle
Et lequel guettait en bas
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Qu'importe comment s'appelle
Cette clarté sur leur pas
Que l'un fut de la chapelle
Et l'autre s'y dérobât
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Tous les deux étaient fidèles
Des lèvres du cœur des bras
Et tous les deux disaient qu'elle
Vive et qui vivra verra
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Quand les blés sont sous la grêle
Fou qui fait le délicat
Fou qui songe à ses querelles
Au cœur du commun combat
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Du haut de la citadelle
La sentinelle tira
Par deux fois et l'un chancelle
L'autre tombe Qui mourra
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas

Ils sont en prison Lequel
A le plus triste grabat
Lequel plus que l'autre gèle
Lequel préfère les rats
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Un rebelle est un rebelle
Deux sanglots font un seul glas
Et quand vient l'aube cruelle
Passent de vie à trépas
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Répétant le nom de celle
Qu'aucun des deux ne trompa
Et leur sang rouge ruisselle
Même couleur même éclat
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Il coule il coule et se mêle
À la terre qu'il aima
Pour qu'à la saison nouvelle
Mûrisse un raisin muscat
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
L'un court et l'autre a des ailes
De Bretagne ou du Jura
Et framboise ou mirabelle
Le grillon rechantera
Dites flûte ou violoncelle
Le double amour qui brûla
L'alouette et l'hirondelle
La rose et le réséda

Solo Sylvain Fontimpe - Romain Pellegrini, Percussions

Je tombe

Je tombe je tombe je tombe
Avant d'arriver à ma tombe
Je repasse toute ma vie
Il suffit d'une ou deux secondes
Que dans ma tête tout un monde
Défile tel que je le vis

Ses images sous mes paupières
Font comme au fond d'un puits les pierres
Dilatant l'iris noir de l'eau
C'est tout le passé qui s'émiette
Un souvenir sur l'autre empiète
Et les soleils sur les sanglots

Ô pluie Ô poussière impalpable
Existence couleur de sable
Brouillard des respirations
Quel choix préside à mon vertige
Je tombe et fuis dans ce prodige
Ma propre accélération

Entre Dunkerque et Vaucresson

Toujours à battre les buissons
À dégoiser des gaudrioles
Ils avaient de belles façons
Avec les filles mais passons

Ils étaient gais comme pinsons
Avec un air de gloriole
Faisant honneur à la boisson
Hier encore à Pont-à-Mousson

Entre Dunkerque et Vaucresson
Entre Maubeuge et La Réole
Entre Vesoul et Besançon
Entre Néris et Montluçon

Pris à la main sans hameçon
Les uns à Bourg-Saint-Andéol
Les autres au nord d'Aubusson
Vous êtes frits petits poissons

On vous a faits dans vos chaussons
Démunis de votre auréole
Ça vous a coupé la chanson
N'en voilà de jolis garçons

Refrain

Que ce vous soit une leçon
D'aller faire des cabrioles
À la Saint-Jean dans les moissons
Entre Saint-Flour et Terrasson

Il vous reste vos écussons
Un lacet sur deux à vos grolles
Du fromage et du saucisson
Mais vos officiers ils se sont
Tirés comme des polissons

Refrain

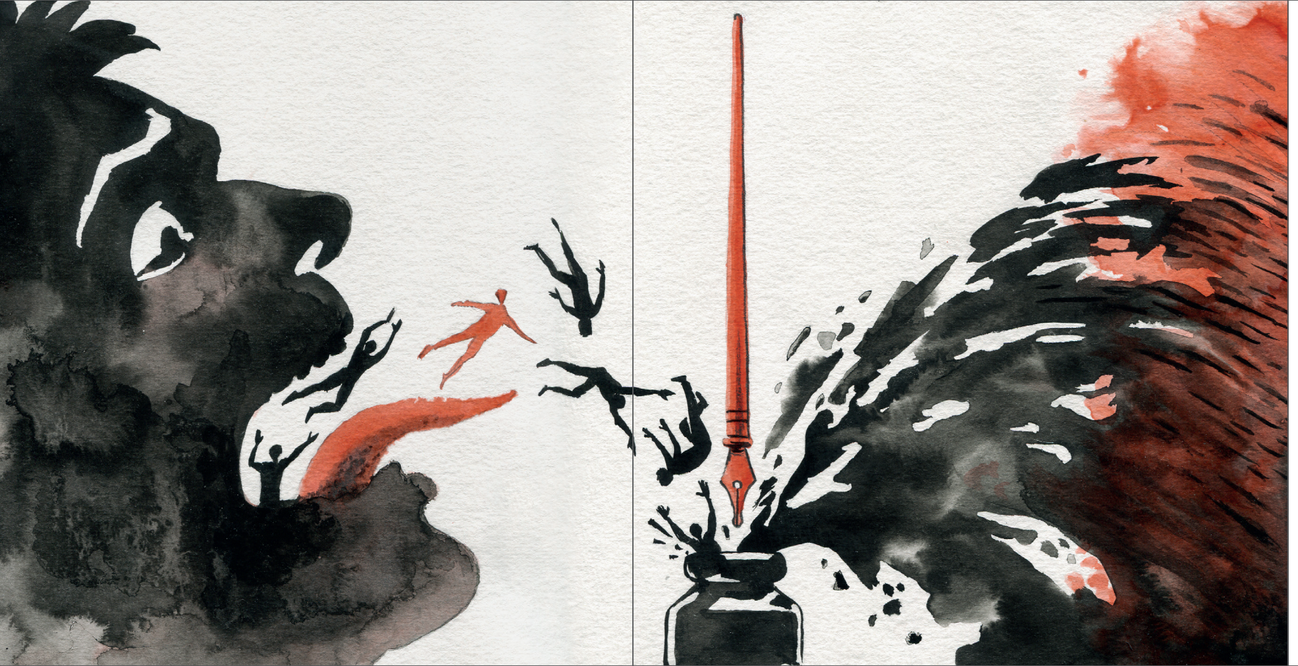
La Grosse Lulu, Orchestre de bal et Choeurs

Et que le cri jaillisse

Tant que j'aurai le pouvoir de frémir
Et sentirai le souffle de la vie
Tant que le mal m'astreindra de gémir
Tant que j'aurai mon cœur et ma folie
Je resterai le sujet du bonheur
Se consumer pour la flamme au brasier
Je resterai fidèle à mon seigneur
La rose naît du mal qu'a le rosier
Déchirez ma chair partagez mon corps
Qu'y verrez-vous sinon le paradis
Vous y trouverez comme un chant d'aurore
Comme un jeune monde encore au lundi
Vous y trouverez le bonheur du jour
Le parfum nouveau des premiers lilas
Vous y trouverez Elsa mon amour
Vous y trouverez son air et son pas

Tant que j'aurai le froid et la sueur
Tant que ma main l'essuiera sur mon front
Tant que mes yeux suivront une lueur
Tant que mes pieds meurtris me porteront
Je resterai le sujet du bonheur
Se consumer pour la flamme au brasier
Je resterai fidèle à mon seigneur
La rose naît du mal qu'a le rosier
Fouillez fouillez bien le fond des blessures
Disséquez les nerfs et craquez les os
Une chose seule une chose est sûre
Comme l'eau profonde au pied des roseaux
Vous retrouverez dans mon sang ses pleurs
Vous retrouverez dans mon chant sa voix
Et tout l'avenir de l'homme et des fleurs
Toute la tendresse et toute la joie

Haim Isaacs, Voix - Rémi Sciuto, Saxophone basse



Le Discours à la première personne

En ce temps-là je prêtais l'oreille aux choses usuelles
Pour saisir leurs conversations
J'avais des rendez vous avec des étoffes déchirées
J'entretenais des relations avec des objets hors d'usage
Je ne me serais pas adressé à un caillou comme à un moulin à café
J'inventais des langues étrangères afin
De ne plus me comprendre moi-même
Je cachais derrière l'armoire une correspondance indéchiffrable
Tout cela se perdit comme un secret le jour
Où j'appris à dessiner les oiseaux

J'entends j'entends le monde est là
Il passe des gens sur la route
Plus que mon cœur je les écoute
Le monde est mal fait mon cœur las
Il n'y a pas un pouce de ma chair ou de mon âme qui ne porte
Marque d'une mutilation qui ne soit mémoire d'une plaie
La mer extérieure a fait cruellement de mon cœur ce galet
Il grince en moi ce cœur comme une porte
Ô tintamarre tintamarre ô tintamarre qui me tue
C'est le sang qui court dans mon crâne et le temps qui bat mon oreille
Tant qu'éclate en moi la ruche écarlate où tournent mes abeilles
Le caillou de douleur en moi la cloche d'ombre jamais tue
Tais-toi chanson l'heure n'est pas aux relents de l'enfance
Je ne moudrai plus des airs sous les balcons
Je ne ferai pas le joli cœur avec une bouche savante
Je peux quand je le veux diviser également ma pensée
Et puis après tais-toi chanson

Qui me rendra le sens du mystère oh qui
Me rendra l'enfance du chant
Quand la première phrase venue
Est neuve comme une paire de gants
Mon corps se souvient dans sa peau de toutes les blessures des années
On dure ainsi longtemps durci Tout ce qu'il faut avant qu'on en périsse
Et pour avoir étreint le monde on n'est tout entier qu'une cicatrice
Le vieux cuir tanné d'un tambour damné

Je n'en aurai jamais fini de cet enfantement de moi-même
Habité de la multiplicité des mots
Je suis comme une femme en proie aux grandes douleurs
Ce qui va sortir de moi ce cri toujours sur le point
De se faire jour dans ma nuit Ce qui va
S'arracher de moi vivre et gémir et croître
Cet enfant ma vie et ma mort qui se fait cri pour moi de ma douleur
Chair de ma blessure Ô sang qui jaillit étranger déjà dans moi-même
Et ce que j'ai dit à jamais de moi partagé
Je n'en aurai jamais fini jamais fini d'être le sacrificateur de moi-même
L'offrande par mes propres mains égorgée
Je peux me consumer de tout l'enfer du monde
Jamais je ne perdrai cet émerveillement
Du langage
Jamais je ne me réveillerai d'entre les mots

Chante chanson d'un chanteur à l'autre ah chante
Chante chanson comme la flamme d'arbre en arbre
Comme la foudre de clocher en clocher
Belle à la façon du martyre et du naufrage
Chanson qui ressemble à l'amour chante
Sanglot surnaturel tocsin des incendies
Chante chanson

Étienne Graindorge, Magie sonore

L'affiche rouge

Vous n'avez réclamé la gloire ni les larmes
Ni l'orgue ni la prière aux agonisants
Onze ans déjà que cela passe vite onze ans
Vous vous étiez servis simplement de vos armes
La mort n'éblouit pas les yeux des Partisans

Vous aviez vos portraits sur les murs de nos villes
Noirs de barbe et de nuit hirsutes menaçants
L'affiche qui semblait une tache de sang
Parce qu'à prononcer vos noms sont difficiles
Y cherchait un effet de peur sur les passants

Nul ne semblait vous voir Français de préférence
Les gens allaient sans yeux pour vous le jour durant
Mais à l'heure du couvre-feu des doigts errants
Avaient écrit sous vos photos MORTS POUR LA FRANCE
Et les mornes matins en étaient différents

Tout avait la couleur uniforme du givre
À la fin février pour vos derniers moments
Et c'est alors que l'un de vous dit calmement
Bonheur à tous Bonheur à ceux qui vont survivre
Je meurs sans haine en moi pour le peuple allemand

Adieu la peine et le plaisir Adieu les roses
Adieu la vie adieu la lumière et le vent
Marie-toi sois heureuse et pense à moi souvent
Toi qui vas demeurer dans la beauté des choses
Quand tout sera fini plus tard en Erivan

Un grand soleil d'hiver éclaire la colline
Que la nature est belle est que le cœur me fend
La justice viendra sur nos pas triomphants
Ma Mélinée ô mon amour mon orpheline
Et je te dis de vivre et d'avoir un enfant

Ils étaient vingt et trois quand les fusils fleurirent
Vingt et trois qui donnaient leur cœur avant le temps
Vingt et trois étrangers et nos frères pourtant
Vingt et trois amoureux de vivre à en mourir
Vingt et trois qui criaient la France en s'abattant

Musique de Léo Ferré

Le temps des métamorphoses : montage à partir d'un extrait du poème « Classe 17» dans le recueil *Le Roman inachevé*, 1956

Contre le vent majeur : d'après le poème « Le rendez-vous perpétuel » tiré du recueil *Le nouveau Crève-cœur*, 1948

Il n'aurait fallu : reprise de l'adaptation de Léo Ferré extraite du poème « L'Amour qui n'est pas un mot » dans le recueil *Le Roman inachevé*, 1956

Aux enfants rouges : montage à partir du poème « Aux enfants rouges », poème n'appartenant à aucun recueil et sans date précise.

Les mains d'Elsa : à partir d'un extrait du poème « Les mains d'Elsa» dans le recueil *Le Fou d'Elsa*, 1963

Faiblement dit : montage à partir du poème « Faiblement dit » tiré du recueil *La Grande Gaité*, 1929

Il n'y a pas d'amour heureux : instrumental d'après une reprise de l'adaptation de Georges Brassens extraite du poème « Il n'y a pas d'amour heureux » dans le recueil *La Diane française*, 1946

Il pleut : montage d'un extrait de la partie « Le voyage d'Italie » tiré du recueil *Les Poètes*, 1960

La rose et le réséda : d'après le poème du même nom tiré du recueil *La Diane française*, 1946.

Je tombe : extrait du poème « Le MOT AMOUR » dans le recueil *Le Roman inachevé*, 1956

Entre Dunkerque et Vaucresson : montage à partir d'un extrait du poème « Les pages lacérées » dans le recueil *Le Roman inachevé*, 1956

Et que le cri jaillisse : montage à partir d'un extrait du poème « Prose du bonheur d'Elsa» dans le recueil *Le Roman inachevé*, 1956

Le Discours à la première personne : montage à partir d'extraits de quatre parties de « Le Discours à la première personne » tiré du recueil *Les Poètes*, 1960

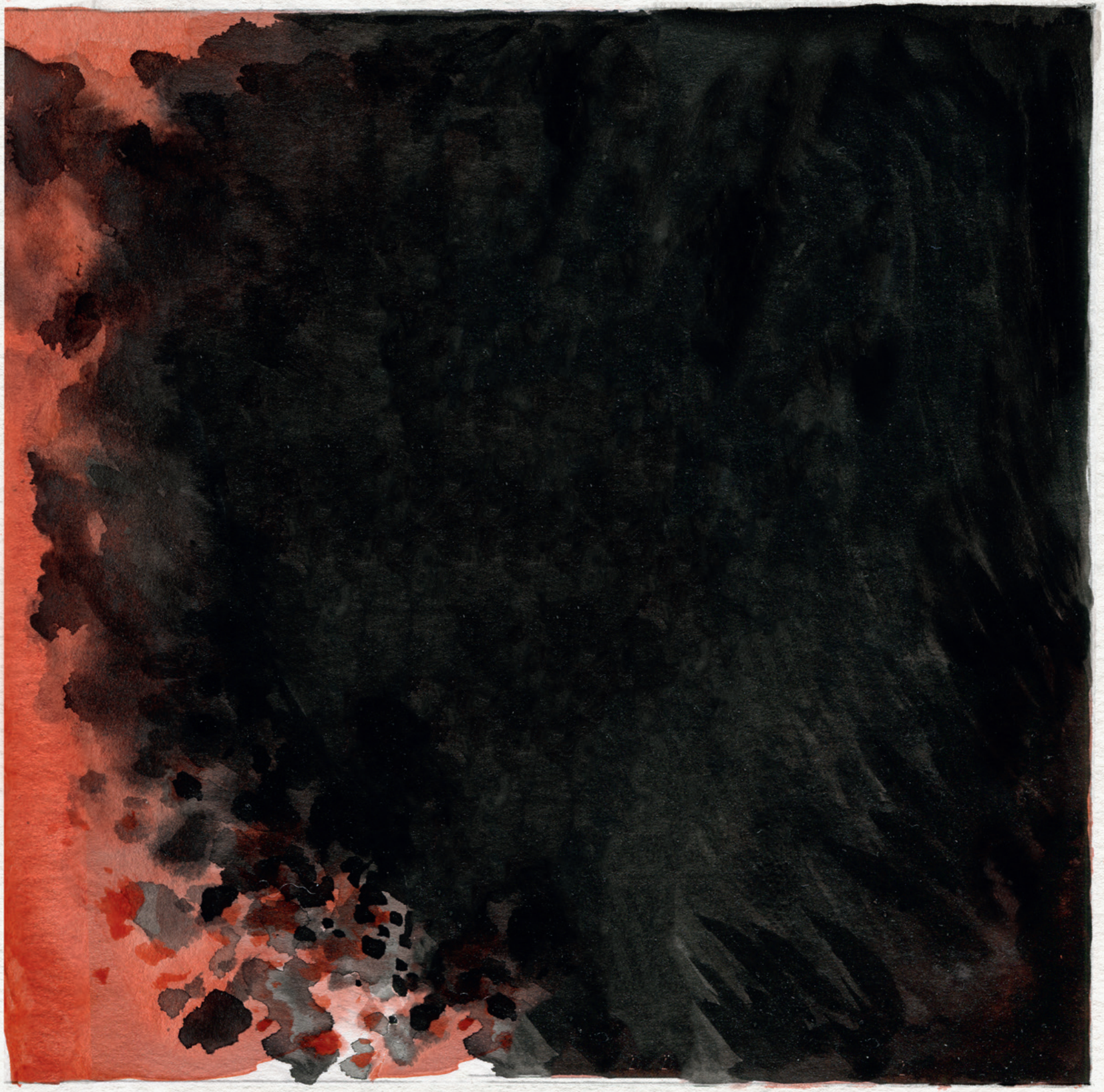
L'Affiche rouge : reprise de l'adaptation de Léo Ferré extraite du poème « Strophe pour se souvenir » dans le recueil *Le Roman inachevé*, 1956

« J'ai l'habitude de dire que la mise en chanson d'un poème est à mes yeux une forme supérieure de la critique poétique. Une critique avec laquelle je puis être ou non d'accord. Mais qui n'a rien à voir avec ce faible commentaire de ce qu'on dit ou de comment on le dit qu'est la critique écrite. C'est ici une critique créatrice, elle recrée le poème, elle y choisit, elle donne à un vers une importance, une valeur qu'il n'avait pas, le répète, en fait un refrain… Et aussi elle néglige tels développements qui, à tort ou à raison, me paraissaient indispensables, elle saute des strophes, va avec audace de ce point du poème à sa conclusion. Ne me dites pas qu'elle le déforme : elle lui donne une autre vitesse, un poids différent, et voilà que cela chante. Même si ce n'est pas tout ce que j'ai dit ou voulu dire, c'en est une ombre dansante, un reflet fantastique, et j'aime ce théâtre qui est fait de moi. »

LOUIS ARAGON
Préface du disque de Léo Ferré
Les Chansons d'Aragon (1961)

« La Poésie est une clameur, elle doit être entendue, comme la musique. Toute poésie destinée à n'être que lue et enfermée dans sa typographie n'est pas finie ; elle ne prend son sexe qu'avec la corde vocale tout comme le violon prend le sien avec l'archet qui le touche. »

LÉO FERRÉ
Poètes vos papiers

« La chanson opère sur le poème un travail de décantation et peut orienter vers l'universel ce qui n'est d'abord qu'une expérience intime et personnelle. »

NATHALIE PIÉGAY-GROS
Aragon et la chanson